

Le captif

Il était étranger, celui qui scrutait l'horizon, adossé au garde-corps.

Il était étranger, mais son regard d'un bleu simple rendait cette étendue inconnue presque familière. Ce regard fébrile perçait l'horizon magnétique de son avenir.

Le vent tiède caressait sa face fine et faisait voyager son odeur de jeune homme pur et neuf. Le bagage qu'il tenait tremblait à la force de sa main. Et ce rythme épousait son appréhension. Il avait hâte. Il avait peur. Il avait faim.

Il était affamé. Il ne savait pas encore si cette expérience allait le rassasier.

L'oscillation irrégulière de l'embarcation le tira de ses pensées. Il sentait le bruit et l'excitation des marins qui amarrent. On arrivait. On attachait déjà les haussières au ponton. D'un signe bref de la main, un membre de l'équipage lui indiqua le débarcadère. L'étranger n'hésita pas et répondit, d'un signe lui aussi, aimablement.

Il posait enfin le pied sur l'île.

L'étranger restait sur le ponton. Il savait bien où il se trouvait et ce qu'il devait faire.

Pourtant il restait là, immobile, animé par le rythme de sa mallette tremblante d'idées.

Mais une présence perturbait son immobilité. Un homme le fixait du regard. Il avait le curieux charme d'un protecteur. Pourtant, cet homme, à l'arrogante silhouette opulente, portait un nez aquilin et une bouche sèche. Cet homme transpirait la fierté, en expirait son orgueil et respirait l'expérience. Il avait assurément raison.

L'homme agitait une lettre. L'étranger comprit qu'il fallait s'approcher. Il marchait lentement jusqu'à l'homme qui l'attendait avec impatience. L'homme lui tendit le bout de papier plié et l'étranger rendit un sourire en guise de remerciement. Son regard brûlant dominait sur le modeste étranger. Ce regard lui rappelait la raison de sa venue sur l'île. Le travail ... oui le travail. Il se retira, tête baissée, la lettre entre les doigts.

Il s'installa sur la souche d'un palmier fraîchement coupé, impatient de savoir ce que la lettre allait lui apprendre. C'était le Capitaine qui s'était chargé de le transférer ici. Le bout de terre sur lequel il se trouvait s'appelait l'île royale. Le Capitaine lui indiquait alors, là où il allait pouvoir dormir cette nuit et les six nuits suivantes. Cela ressemblait à un dortoir miteux plus ou moins étroit. Sans surprise, il allait partager cette petite pièce avec l'homme au nez d'oiseau et trois autres gardes. L'étranger sentait que l'île avait un air rudimentaire. Le Capitaine, comme pour le rassurer, attirait son attention sur le mot «Royale». Cela n'avait pas l'air de le reconforter pour autant.

Mais le nom de cette île contrastait avec celui de l'île voisine. L'île du Diable: là où il allait travailler. Le Capitaine, dans la deuxième partie de sa lettre, mentionnait le travail qu'il devait effectuer. Il n'avait à surveiller qu'un détenu. Mais le Capitaine était clair: il ne devait pas lui parler; il ne devait pas le toucher, ni même l'approcher; et surtout, il ne devait pas le regarder dans les yeux. Lui, qui n'avait pourtant pas d'attente particulière, ne put réprimer un soupir de frustration.

Sa montre indiquait presque 13 heures. Il enfila son uniforme, mi sa casquette, déposa délicatement son arme dans son holster et prit la barque qui devait le conduire à l'île du Diable. Un vieux pêcheur bavard était chargé de l'accompagner. Le vieux pêcheur comprit bien vite que l'étranger était étranger. Cela réduisait toute chance de communication à celle du regard. Il fut vite découragé de lui parler, remarquant que l'étranger souriait bêtement à l'horizon.

En effet, l'étranger songeait. Plus il se rapprochait de l'île du Diable, moins il l'appréciait. Il ne savait pas encore si c'était à cause de l'homme qui l'habitait ou de l'île elle-même qui mentait sur ce démon. La barque s'approchait dangereusement de cette île qu'il avait appris à détester durant la traversée. L'étranger, remarquant à peine les ailerons des requins qui tranchaient l'eau, découvrait l'installation démesurée qu'on avait conçue pour ce diable. L'atmosphère s'appuyait sur ses épaules et le rendait imperceptible. Il allait y passer la journée.

**

L'île était étrangement calme, animée par le souffle du soir qui faisait danser avec harmonie les palmiers. On lui avait rabâché, durant toute l'après-midi, les nombreuses consignes de sécurité. Maintenant, il tournait en rond autour de la cage du condamné. Il ne voulait pas lever la tête tant l'étendue infinie de l'horizon jurait avec la petitesse de cette cage écrasante. Pourtant, il faisait nuit et la lumière pâle de la lune unissait les teintes de ces deux univers opposés.

Il entendait ses sabots percuter le sol avec une régularité presque anormale. C'était le seul son qui, faisant écho à sa captivité, pouvait perturber le prisonnier encore inconnu.

Ce son le perturbait aussi. Oui cela le perturbait. Il avait l'impression que ce son l'enfermait aussi.

Il continuait sa ronde. A chaque fois qu'il passait devant la bicoque, il regardait l'intérieur à travers les barreaux de la porte. A chaque fois, il mémorisait un petit détail.

Il avait remarqué la bougie déjà à moitié consumée qui éclairait la pièce par la lueur de sa flamme frémissante. Au bout de quelques tours, son attention se portait sur un vieux cahier où des formes angulaires dansaient. L'étranger s'arrêta net. Il voyait ces formes qui le suppliaient. Ces formes étaient prisonnières de leurs traits, elles étaient en prison dans une pensée. Il ressentait cette pensée. Celle de l'homme qui les avait dessinées. Il voulait connaître cet être qui avait animé sévèrement ces formes folles. Lorsque la flamme pétillait, on remarquait, dans le fond de la pièce, un visage maigre dont le corps, recouvert d'un tissu, grelottait. Ce visage aplati était comme gribouillé d'un trait fin et continu qui rappelait les formes du papier. Cette silhouette défigurée ne bougeait pas.

On voyait des yeux s'ouvrir. Ce regard mort vidait l'âme de ceux qui osaient l'apercevoir. L'étranger frissonnait de terreur. Ses poils s'étaient levés sur son bras et ils tremblaient aussi. Il devait arrêter de le regarder. Il reprit sa ronde, abasourdi par ce qu'il avait entrevu. Ce regard avait fait resurgir brutalement son humanité.

A l'aube, il rentrait. Le marin l'attendait sur le ponton. Le vieux pêcheur comprit que l'étranger était déboussolé. Il savait bien comment ces jeunes gardes innocents étaient.

Si la pitié l'avait saisi, elle le rongerait. Il ne resterait de lui que la dureté de la pierre.

Cette île ne détruisait pas seulement ceux qui y étaient captifs. Elle détruisait également ceux qui la surveillaient.

La brise fraîche du matin n'agitait pas les vagues. L'étranger remarquait, cette fois, les ailerons des requins qui laissaient des cicatrices à la surface de l'eau.

Le dortoir était vide. Seules les traces des autres gardes trahissaient sa solitude. Mais il était seul, accompagné de sa pensée. Il devait dormir, il n'y arrivait pas. Pourtant, les rideaux occultaient la lumière du soleil, le carrelage frais atténuait la chaleur. Il songeait seulement, absorbé par la mollesse du matelas. Lorsqu'il fermait les yeux, son songe le ramenait à ces signes sibyllins formés pour fuir la folie. Sa pensée avait dévoré les

heures. Il ne pouvait pas dormir. Il se levait, n'ayant rien d'autre à faire que de tourner en rond dans une pièce pourtant remplie d'angles droits. Chacun de ces angles lui rappelaient la dureté de ceux du cahier. Il ne pouvait pas respirer. Son empathie l'étouffait. Il voulait sortir.

Le soleil, déjà haut, frappant sa nuque, le réveilla et le sauva de ses pensées. Il leva la tête et vit le vieux pêcheur bavard qui lui faisait signe.

Sans réfléchir, l'étranger

s'empressa de le rejoindre. Sur une planche, le marin avait étalé différentes variétés de poissons, lui proposant de lui en offrir un. Il tentait de communiquer, et l'étranger y était sensible. Il appréciait cette attention. Le pêcheur lui parlait au risque de ne pas être compris. Mais étrangement, l'étranger comprenait. Il lui parlait de la banalité incompréhensible de cette île où l'on s'ennuyait et de celle de l'île diabolique d'à côté.

Elle était, tout de même, moins banale: elle abritait un diable. Il n'en avait pas l'air, mais il n'était pas innocent pour autant.

Le ton assertif du vieil homme avait fait germer en lui une curiosité qui l'assoiffait.

Il avait débattu, durant toute la semaine, avec sa raison et son humanité sur l'innocence de cet homme. Les paroles du pêcheur remuaient dans sa tête. Il se trouvait, comme au premier jour, à tourner mécaniquement autour de l'habitat du captif. Il ne savait pas vraiment si cet homme était innocent. Mais l'étranger devinait dans son regard une telle détresse qu'il ne pouvait s'empêcher d'y penser. Son regard, en effet, avait vidé son âme.

L'atmosphère de l'île était si lourde. Une chaleur torride sortait du sol poudreux. Le soleil couchant laissait de longues traces rouge vif dans le ciel. Les oiseaux qui regardaient ce tableau vivant, se mirent à cailleter, jacasser, piailler. Ce chant animait le vent ardent qui s'abattait sur les palmiers. Ces derniers, vulnérables, menaçaient de tomber par leurs bruits aigus. Ce même vent avait emmené l'haleine nauséabonde de la marée. Elle faisait ressortir l'odeur émanant du sol cuit.

L'étranger repassait devant la porte de la maisonnette. La lumière du soleil s'introduisait par la petite fenêtre à barreau. Cette lueur rouge remplissait la pièce d'une couleur sang.

Le corps cadavérique de l'homme était étalé sur le sol. Les formes du cahier s'agitaient.

Elles, qui hantaient l'étranger depuis une semaine, n'avaient jamais été aussi vives.

Elles pillaient son esprit, elles violaient sa conscience, elles tuaient son âme.

Il ne savait pas si cette scène criminelle avait fait de l'homme étendu sur le sol la victime ou l'assassin. Les paroles du marin remuait dans sa tête. L'homme n'était peut être pas innocent. Sa position mortuaire, pourtant, nous laissait penser qu'il l'était.

L'atmosphère bruyante et odorante le faisait tourner dans un vicieux tourbillon d'incompréhension. Et son cœur, meurtri par cette scène, criait à l'intérieur de lui.

L'étranger criait lui aussi. Il était perdu. Il hurlait à l'aide. Son corps s'écroulait sous le poids de l'imposante chaleur. Le cri strident de l'étranger continuait à résonner et son écho faisait taire les oiseaux.

L'homme au nez crochu qui lui avait donné la lettre du capitaine l'avait raccompagné jusqu'au dortoir. Tout était calme. Aucun bruit n'osait le distraire de ses pensées. Le cheminement de son songe le ramenait toujours à ce débat. Cet homme était innocent ou coupable. Il devait se renseigner. Il devait savoir qui était cet homme.

Il devait.

Alfred Dreyfus.

C'était le nom de ce diable, de ce traître. Alfred Dreyfus.

"Le traître Dreyfus, symbole de la décadence juive, doit être châtié sans pitié !"

"La vermine juive incarnée par Dreyfus souille l'honneur de la France et mérite la peine maximale !"

"Dreyfus, cet être perfide, vendit sa patrie pour les intérêts juifs. À mort les traîtres !"

"La race maudite de Dreyfus infeste notre nation. Éradiquons cette menace juive pour préserver notre pureté nationale !"

"Dreyfus le serpent juif, a trahi sa nation par cupidité. À l'échafaud pour expirer son crime odieux !"

L'étranger lisait les journaux que l'homme au nez d'oiseau lui avait donnés. Il les lisait, un par un. Chaque fois, son visage perdait en éclat, et la flamme de sa jeunesse aussi. Chaque fois, il tombait un peu plus dans cet abîme infini semblable à l'enfer. Les traits de son visage se tiraient, puis se relâchaient, créant des plis à la surface de sa peau. Il se penchait toujours plus vers la table pour voir de plus près ces honteuses horreurs écrites sur l'homme captif. Son dos se courbait. Son teint rougissait. Ses poils se hérissaient. Ses yeux s'écarquillaient. Mais son regard se vidait. La rage s'était emparée de lui. Il hurlait de colère.

L'étranger avait gardé suffisamment de naïveté pour croire en ces accusations. L'homme au nez aquilin avait assurément raison, et ces journaux aussi.

Il avait honte de lui. Il avait honte d'avoir pensé cet homme innocent. Maintenant, ce n'était pour lui, qu'un traître, sans cœur. Il n'avait même pas eu l'intelligence de penser aux conséquences. L'étranger avait gâché ses jours à être pris de pitié par cet homme. Il lui en voulait à lui. Le regard de cet homme avait trahi son humanité.

Les valises attendaient sur le ponton. On allait bientôt démarrer. Le moteur tournait.

L'étranger, sur la proue, patientait comme les bagages, immobile. Son visage, attiré par le sol, pendait vers le bas. Sa silhouette bossue et rigide rappelait la forme du nez de son collègue. Ce n'était pas la culpabilité qui l'avait rongé, c'était la presse. En réalité, les articles bien choisis de l'homme au nez d'oiseau avaient travesti la réalité. Mais, ces bouts de papier avaient déjà changé son âme en pierre. De la vieille pierre dure impossible à sculpter.

Le soleil se couchait derrière la mer. Ces lueurs rouges lui rappelait le soir d'avant. Ce moment, avant la pénombre, où le prisonnier, étalé par terre, implorait la pitié.

Il rentrait chez lui avec comme seul regret de ne pas l'avoir tué.

Il aurait voulu.

Avec ses mains, les siennes.

Il aurait dû.

Oscar Chassin